

du maître avec celle de l'élève demande au maître une abnégation qui, très mortifiante pour l'esprit, ne l'est pas moins pour le corps. L'usure nerveuse qui en résulte est telle qu'elle n'est guère praticable pour des hommes qui ont passé quarante ou cinquante ans. C'est en quoi surtout resplendit la beauté spirituelle de l'Institution. A sa base, et l'animant toute d'une flamme inapaisable, il y a un grand amour.

III

L'INSTITUT A L'ÉTRANGER. LE CANADA

Les lois persécutrices de 1901-1903 ont jeté une grande partie des Frères de Saint-Gabriel hors de France. Leur esprit missionnaire y trouva son compte. Au reste, les supérieurs généraux n'avaient pas attendu M. Combes pour envisager un apostolat pédagogique lointain. Le Canada, dont je vais parler, en témoigne. Seuls, les besoins des écoles en France freinaient l'élan. L'exil fut l'occasion de satisfaire largement une aspiration ancienne. Il permettait de reconstituer la vie communautaire, impossible en France, et libérait les puissances de conquête spirituelle qui agitaient l'âme de l'Institut.

La Belgique d'abord, terre d'élection pour toutes les congrégations religieuses. Le petit pensionnat, mal dirigé, que prirent en main les Frères à Boechout, en 1903, devint vite un établissement florissant qui groupe aujourd'hui plus de cinq cents élèves mi-internes, mi-externes, au lieu des quinze pensionnaires et des soixante externes d'autrefois, sur le programme des humanités modernes, avec large part donnée aux études commerciales... En 1919, la maison de Liedekerke, qui était, depuis 1913, le noviciat de la province du Nord, devenait un grand pensionnat, rivalisant avec

Boechout ; d'ailleurs, celui-ci, comme celui-là, devaient leur prospérité au Frère Jean Climaque. Il convient de saluer au passage cet animateur de qualité ; il devait une part de son succès à certaine *aura* de sa personne physique ; bien qu'authentique Auvergnat, il avait une de ces rondes figures enluminées qui abondent dans les « fêtes au village » des tableaux flamands et cette gaieté joviale, épanouie, dont les Belges sont fort amateurs. Mais surtout, circonspect à se décider, il était ferme dans la décision une fois prise et énergique dans l'action.

A Bruxelles, à l'Institut Saint-Antoine, cinq cents enfants de la bourgeoisie reçoivent l'éducation gabrieliste dans le quartier neuf d'Etterbeck. Une école gratuite paroissiale, que subventionne le gouvernement (heureuse et intelligente Belgique !) double l'externat payant. L'Amicale des anciens élèves est tout un monde répandu en des œuvres catholiques multiples qui en sont allégrement et efficacement animées.

A Péruwels, se trouve le noviciat de Belgique et le juvénat, à Braine-le-Comte le scolasticat dont les sujets prolongent leurs études pendant quatre ans au moins à la sortie du noviciat. Ils se rendent capables ainsi d'enseigner avec aisance dans les deux langues du pays. Près de ces étudiants, une école professionnelle fait, des jeunes gens qui suivent ses trois années de cours, de bons techniciens très appréciés dans la région. C'est encore la Belgique qui a le privilège, tous les deux ans, de rassembler les Frères en un second noviciat. A Boechout, en effet, à côté du pensionnat, dont le sépare une simple clôture, un joli château, entouré d'un parc, y est spécialement affecté.

Le 10 août 1903, les Frères de la province du Centre prenaient pied en Espagne, à Gérone. Bien vite, la fondation nouvelle se développa. Ecole primaire de Castillo de Ampurias, collège de Bandas, dans la province de Gérone ; école primaire, collège secondaire de Valls dans celle de Tarragone, ces étapes réussies menaient les Frères dans la province de Barcelone qui allait ou-

vrir à l'apostolat gabrieliste ses plus beaux débouchés. Le vaste et bel établissement de San Adrian de Besos ouvrit ses portes à la population enfantine des faubourgs ouvriers. Une soixantaine de juvénistes, une trentaine de novices, réunis, à douze kilomètres de la ville, dans le beau domaine de Caldetas (San Vicente de Llaveneras), où se trouvait aussi le scolasticat, assuraient la relève et le renfort. Le recrutement progressait d'année en année, les postulants affluant de provinces plus chrétiennes que la Catalane, Castille et Navarre surtout, l'espérance jaillissait de toutes parts, quand soudain, tout fut jeté bas. 1936-1937. La hideuse passion révolutionnaire s'acharna, à Barcelone, sur les prêtres, les religieux, les lieux saints. Les roses sanglantes du martyre couronnèrent l'Institut de Saint-Gabriel, en la personne de quarante-neuf de ses enfants, parmi lesquels le provincial, admirable religieux, les directeurs du juvénat, du noviciat et du scolasticat... Mais, le cyclone passé, les Frères rouvrirent quatre maisons sur huit. De nombreux projets s'élaborent : établissement de sourd-muets et d'aveugles à Barcelone, essaimage en Amérique du Sud. Le sang des martyrs fructifie dans le secret. La province d'Espagne reflorissait, comme le marronnier à son second printemps.

En Angleterre, Saint-Gabriel n'a qu'une maison, mais d'un type particulier et intéressant. « Oaklands », à Londres, entouré d'un beau jardin, bien à l'abri des tristes fumées de la capitale anglaise, proche des parcs de Wimbledon et de Richmond, est un home pour les étudiants, universitaires ou non, Français ou étrangers, qui y trouvent jeux de plein air et d'intérieur ; les Frères y enseignent l'anglais, le français et l'espagnol. Et surtout, là séjournent quelque temps les scolastiques destinés aux écoles gabrielistes des pays de missions ; ils y apprennent l'anglais, langue coloniale indispensable et y conquièrent leurs titres.

Hors l'Europe, c'est aux Indes que Saint-Gabriel possède ses plus beaux établissements : dix postes dont certains de première importance. A Yercaud sont la

maison provinciale et le Montfort High School avec 215 pensionnaires et 40 externes, fils de planteurs de café, au début surtout, et auxquels se mêlent, dans la proportion légale de 15 %, des Hindous. A trente kilomètres de Pondichéry, l'école professionnelle et l'orphelinat de Tindivanam assurent à 120 jeunes orphelins l'apprentissage du métier de menuisier. Apprentissage très poussé, puisqu'il n'englobe pas moins de quatre années. Une cinquième retient les apprentis pour qu'ils acquièrent ce tour de main et cette rapidité dans l'exécution qui en fait des ouvriers. Ainsi sont formés des techniciens, faisant de la « bonne ouvrage », à la manière française et, but essentiel des Frères, de bons chrétiens.

A Coonoor, sont le juvénat avec vingt juvénistes, le noviciat avec huit novices ou postulants, le scolasticat, qui est aussi école normale officielle, avec dix scolastiques. Ces chiffres, qui sont de fin 1944, ouvrent de belles perspectives sur l'avenir de la mission. Tous les ans arrive au juvénat une dizaine de recrues nouvelles bien sélectionnées. A côté de la maison de formation est la High School, avec 460 élèves, dont le directeur est un Frère hindou. Encore une High School à Ootacamund avec 430 élèves ; une autre, qui n'en compte pas moins de 900, à Hyderabad ; le directeur, là aussi, est un Frère hindou ; une troisième, à Secunderabad, avec 310 élèves. Les Frères, en outre, dirigent un orphelinat à Pondichéry ; dans cette même ville, ils professent les cours français au petit séminaire. A Trichinopoly, deux Frères hindous sont étudiants au collège des Jésuites. Enfin, comme le plus ingénieux esprit d'entreprise ne manque jamais aux Gabriélistes, l'un d'eux est régisseur à Honey Rock d'une belle plantation de café dont les bénéfices couvrent en partie les frais de la maison de formation de Coonoor. Si rapide que soit ce tour d'horizon, il donne quelque idée de la puissante vitalité de la mission des Indes. Elle avait eu à sa tête, aux moments difficiles, le fondateur et le chef qui s'imposait : le Frère Denis.

Si belle que soit la mission des Indes, c'est au Siam que s'épanouit le plus puissant collège de Saint-Gabriel. Les Frères furent appelés à Bangkok par les Pères des Missions étrangères. L'un d'eux, le Père Colombet, avait fondé en 1885 le collège de l'Assomption. Il souhaitait que des Frères enseignants s'en occupassent, l'affaire des Pères n'étant point la pédagogie. Son vœu fut entendu. Saint-Gabriel délégua en 1901 le Frère Martin de Tours et quatre autres Frères. Ils trouvèrent au collège deux cent cinquante à trois cents élèves. Six ans après, ce nombre était passé à mille huit cents ; un tel chiffre dit tout. Cette population scolaire se composait en majorité — soixante-dix pour cent environ — de Chinois... En 1923, le Frère Martin de Tours ouvrait un nouveau collège, dit de Saint-Gabriel, à l'autre extrémité de la ville (qui s'allonge sur dix kilomètres). Sept cents élèves le fréquentent actuellement qui sont, ceux-là, de recrutement siamois prédominant. Une école primaire d'une centaine d'élèves à Petriu, non loin de Bangkok, une autre, de près de deux cents élèves, à Chieng-Mai, dans le nord du pays, complètent la mission gabriéliste du Siam, où de nombreux Frères de la province d'Espagne collaborent avec les Frères français. On ne peut admirer tel succès sans saluer la mémoire du Frère Martin de Tours. Il n'était de premier ordre, ni comme administrateur, ni comme bâtisseur, mais le religieux était parfait d'humilité, de piété, de mortification, et l'homme témoignait d'une belle intelligence aux conceptions larges et hardies. Un zèle tout paulinien le soulevait pour le salut des âmes et sans doute brûlait-il par trop les étapes en ce milieu bouddhiste, si difficile à gagner à la Croix et dont les susceptibilités doivent être ménagées. Mais, dans l'apostolat missionnaire, la noble imprudence d'aujourd'hui peut demain germer en conversions inattendues. En tout cas, le seul exemple d'une telle vie était bien fait pour mener sinon à la foi chrétienne, du moins au respect des choses saintes que le Frère Martin incarnait si bien.

La mission gabriéliste de Madagascar ne représente,

par le nombre des Frères ou des écoles qui s'y trouvent, qu'un poste modeste mais il s'y est fait de belle besogne chrétienne; le dévouement, le courage qu'y ont déployés quelques Frères isolés, les souffrances, amères entre toutes, qu'ils y ont portées d'un cœur magnanime, la rendent très chère à l'Institut. J'ai eu l'honneur de connaître l'un d'entre eux, le Frère Brillaud, qui fait la classe, et fort bien, aux petits garçons de Saint-Laurent, mais reste, en son vieux cœur, un broussard impénitent et nostalgique. Puissé-je quelque jour avoir place pour raconter son histoire et ses histoires ! Comment ne pas marquer du moins ici qu'il fut, en même temps qu'un père et un maître très aimé pour ses petits bonshommes noirs, un défenseur acharné et efficace de l'influence française contre les intrigues germaniques. Il eut à passer par de cruelles épreuves, du fait surtout, comme Mère Javouhey, de certaines autorités ecclésiastiques. Quand il quitta Madagascar en 1935, il y laissait quatre Frères dans les deux postes de Majunga et Nossi-Bé.

La mission d'Abyssinie n'est plus qu'un souvenir, et c'est grande tristesse, car elle donnait de beaux résultats; de grandes âmes d'apôtres — telle celle du Frère Félix de Nole, fondateur de l'école d'Addis-Abbeba, qui rassembla quatre cent cinquante élèves — s'y donnèrent avec une magnifique générosité à l'œuvre scolaire. Des circonstances pénibles et complexes mirent le point final à cet effort de trente-quatre ans.

Pour combien de temps ? Peut-être, à la faveur du remaniement de l'échiquier mondial, la mission d'Abyssinie renaîtra-t-elle. En tout cas, les compensations ne manquent pas, on l'a vu, et l'on ne saurait oublier de mentionner encore les deux missions africaines de la province gabriélite du Nord : *Libreville*, fondée en 1900 sur la demande des Pères du Saint-Esprit (fils de Claude Poullard des Places), où l'enseignement primaire est donné, en dix-sept classes, à huit cents enfants ; *Bondo*, dans le Congo Belge, où l'école primaire, avec ses quatre cents élèves se double d'une école nor-

male pour instituteurs indigènes. De Bondo, chaque année, vingt instituteurs nouveaux — dont on a fait de bons chrétiens et des apôtres — gagnent quelque poste de la brousse. La tâche, pour les Frères, n'est pas légère. Ils doivent apprendre le lingala, langue du pays, et professer dans cette langue, deux heures seulement par semaine étant consacrées à l'étude du français. A Bondo comme à Libreville, il fallut tout concevoir et tout créer de toutes pièces, sous un climat accablant qui fait de pareille dépense vitale un supplice physique continu. Si, débouchant de son tombeau, Montfort faisait l'inspection des écoles africaines de ses fils, cet amoureux des croix serait tout joyeux de si cruelles et saintes délices.

La perle de l'Institut, hors la mère-patrie, reste la province du Canada. Par une lointaine aspiration montfortaine. Par sa primauté de fondation. Par son importance intrinsèque. Par le lien spirituel qu'elle établit entre la France d'Europe et cette autre France qui, là-bas, s'obstine magnifiquement.

M. de Montfort, sitôt ordonné prêtre, rêva de terres vierges et son imagination franchit les mers. Ses deux premiers historiens font état de ce vœu dont il était tout brûlant : « Il souhaita même, dit Grandet, d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles du Nouveau-Monde et il disait quelquefois aux ecclésiastiques qui demeuraient avec lui : « Que faisons-nous ici, mes chers amis ? Pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon et dans les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes qui les instruisent des vérités nécessaires au salut ? » Sur quoi, apprenant que M. Tronson devait faire partir plusieurs ecclésiastiques pour Montréal en Canada, Montfort, redisons-le ici, demanda à être agréé dans l'équipe. M. Tronson, dont le conseil avait pour l'Eglise de France de ce temps valeur oraculaire, en dissuada Montfort, « persuadé que Dieu le demandait ailleurs », en quoi il voyait juste. M. Leschassier opina

dans le même sens que M. Tronson, mais pour les raisons médiocres que l'on sait. Montfort, qui se faisait une loi de la plus stricte obéissance, s'inclina. C'est bien une des singularités les plus notables et émouvantes de sa vie que ses plus chers desseins n'aient connu que des réalisations posthumes. Il fallut plus de deux siècles pour que celui-ci germât. C'est en 1888 que le Frère Hubert, alors supérieur général, envoya des Frères au Canada. Cette date situe, d'autre part, la fondation canadienne au premier rang des essaimages de Saint-Gabriel en Europe ou en terres lointaines. Très vite, elle acquit une importance considérable, au point d'absorber, comme elle fait aujourd'hui, près du tiers des effectifs gabriélites. D'elle à la Maison-Mère, les échanges spirituels sont intenses et féconds. Tout conjure à lui assurer une place hors de pair dans le développement de l'Institut.

Disons les noms des premiers pionniers qui brillent à l'origine du mémorable exode : à la tête de la caravane, un religieux d'élite et qui allait prouver son savoir-faire, le Frère Louis Bertrand ; comme sous-directeur, le Frère Augustin, professeur remarquable et remarqué au pensionnat de Mées ; un Frère connaissant l'anglais, le Frère Sylvère ; deux autres, actifs, débrouillards et entraînants, les Frères Raoul et Jean de Prado, enfin un bon cuisinier, dévoué entre tous les Frères d'emploi : le Frère Herbland. Bientôt un nouveau renfort devint nécessaire. Il arriva en juin 1890, composé de deux novices et de trois scolastiques.

Or, j'ai eu la bonne fortune de connaître l'un de ceux-ci, le Frère T..., qui devint par la suite provincial du Canada. Par lui et à travers lui, j'ai découvert la province gabriélite du Canada et même, dans une large mesure, le Canada lui-même. Comment ne pas m'arrêter ici à sa personne en qui s'incarne près d'un demi-siècle de la fondation canadienne et toute l'histoire des origines ? Il est le type accompli du Gabriélite français profondément canadienisé, qui a fait la transition du Français à l'état pur, fraîchement débar-

qué à Montréal en 1890, au Canadien gabriélite qui, maintenant, tient tous les postes de commande et, à peu d'exceptions près, absorbe les effectifs de Saint-Gabriel dans le Nouveau-Monde.

A l'heure que voici, après avoir passé quarante bonnes années de sa vie au Canada, il égrène, en la Maison-Mère de Saint-Laurent, des jours dégagés du souci des hautes charges que longtemps il assumait. Bien qu'il ait franchi le cap des soixante-dix ans, on ne saurait parler à son propos de vieillesse, tant s'est maintenu en lui cet équilibre heureux des facultés qui, de continent en continent, d'année en année, de charge en charge ou en décharge, l'a laissé dans un optimisme calme et souriant, tant son cœur est resté jeune, affectueux et attentif. L'âge n'a fait qu'y ajouter une longue et riche expérience des hommes et des choses et la couronner de ce qui est la fleur des vies bien menées sous le regard de Dieu : la sagesse. Tel que je le vois, j'imaginais que cette sagesse, qui imprègne ses propos, sa jeunesse était déjà toute prête à la recevoir, le bon sens et le jugement étant visiblement son climat naturel. Elle n'a d'ailleurs rien, chez le Frère T..., d'austère ni de pesant. Elle est telle que la dépeignent les Saints Livres « se jouant en tout temps devant le Seigneur, se jouant sur la surface de la terre ». Dans les récits du Frère T..., débités d'un ton tout uni, la malice passe soudain en éclair, sans que la physionomie en trahisse rien, une malice faite d'un humour indéfinissable qui révèle que beaucoup plus de choses et de gens l'ont amusé et l'amuse encore, qu'il ne veut bien le laisser paraître. Quand vous le voyez taciturne, les yeux baissés et la physionomie au repos, au milieu d'une conversation, tenez-vous en garde. Sa faculté d'observation, toujours en alerte, est embusquée dans ce silence, non à la façon d'un chasseur malveillant, mais d'un bon connaisseur du cœur et de ses détours, dépourvu d'illusions mais très humain, extrêmement avide de la seule vérité, non pour en accabler quiconque, mais pour situer au juste point une charité dont il

abonde. Voilà une disposition qui dut fort lui faciliter au Canada l'exercice de la supériorité et la maîtrise du noviciat. C'est elle encore — faut-il le dire ? — qui lui a inspiré certain ouvrage, encore hélas ! à l'état de manuscrit, sur les examens particuliers dont la sûreté de dissection fait pâlir celle de M. Tronson. Voilà bien une opération de chirurgie spirituelle propre à faire gémir certains patients, oublieux des aspics qui gisent sous les roses de leurs vertus. Au reste, quelque chose d'essentiel échapperait à jamais du Frère T... à quiconque ignorerait qu'il a vécu au Canada le meilleur de son temps. Le pays qui jamais n'oublia Montcalm s'est emparé de ce Vendéen de Saint-Hilaire-de-Talmont au point de lui devenir consubstantiel. J'entends le Canada de la vieille France, avec sa magnifique santé morale, sa bonhomie, sa fraîcheur et son ingénuité de sentiments, son sens pratique, son charme, suranné et qui cependant nous renouvelle comme un secret de jeunesse, son absence de complications intellectuelles et sentimentales, sa rondeur et son franc parler, cette vieille France, d'une distinction simple et sans apprête, ce vieux Français dont le Frère T... garde un souvenir obstiné, j'allais dire incarné, jusque dans son style et sa syntaxe. C'est par là que, tout en étant de là-bas, il reste de chez lui. Le Canada lui était devenu son pays, sa terre, et je n'offenserai pas, je pense, les délicates pudeurs de son âme, en disant que, le jour où, sans transition aucune qui l'y préparât, il fut invité à regagner pour toujours la vieille Europe, il eut, des sacrifices et des déchirements qu'impose l'obéissance religieuse, la connaissance la plus âpre qui soit... Maintenant, il va et vient, dans la vieille maison Supiot, secrétaire particulier du supérieur général, remplissant par ailleurs des fonctions indéterminées, toujours provisoires et d'ailleurs nécessaires, amoureux des besognes obscures, se multipliant en mille de ces petits services qui rendent au prochain la vie plus légère. Si, dans tel poêle, le feu ronfle, si tel paquet fait, par son emballage exact, l'admiration du receveur des postes, ne cherchez pas : le

Frère T... a passé par là. Rien ne semble subsister en lui d'un passé dont je vais dire trop rapidement quelques-unes des œuvres qu'il a réalisées, des images dont il s'enchantait. Cependant, on apprend bien des choses à la façon dont un homme fume sa pipe. Il est des pipes allègres, des pipes insolentes, des pipes combatives. La pipe du Frère T... n'est pas triste mais elle est pensive. Les volutes en sont pareilles aux douces fumées qui, vers un ciel chargé de neige, montent des toits, au pays de Maria Chapdelaine.

Ce pays, si différent de sa Vendée, l'a conquis tout entier et il ne s'en cache pas. La succession de nos printemps aux longues incubations, de nos étés et des tièdes automnes qui les prolongent, ne lui paraissent pas valoir la magnifique et brutale irruption d'un printemps qui est déjà l'été et, presque sans transition, les premiers flocons de neige et les mois interminables, ouatés de blanc. Ces mois-là sont attendus par les Canadiens, pendant la très brève saison chaude, avec la même impatience qui nous fait guetter, à la fin de l'hiver, le premier bourgeon. Les maisons sont si bien équipées là-bas pour résister au froid ! Dehors, les fourrures épaisses, d'où seul le nez pointe, défient les cruelles atteintes du blizzard. La saison hivernale, c'est celle des jeux et des fêtes dont la neige et la glace alimentent les péripéties joyeuses.

Et puis l'esprit familial, qui sature le Canadien, au point d'être l'âme de son âme, y trouve son compte. Autour du poêle chaleureux, la famille éprouve puissamment son unité morale. Tout s'oriente, dans cet Etat modèle qu'est l'Est canadien, par rapport à elle. Le jeune homme ne s'attarde pas à fixer son destin. Un élève d'un collège gabrieliste du Canada disait au Frère T... : « Papa est allé deux ans au collège, puis il s'est marié avec maman. » Formule naïvement elliptique assurément, mais qui signifie qu'on se marie jeune. Tôt constituée, la famille est solide et durable. C'est à la campagne qu'elle prend sa plus haute signification spirituelle. Le droit d'aînesse joue au Canada, sans qu'il

soit besoin de tourner la loi, comme au pays basque, en un réflexe de conservation. Le frère aîné fait le nécessaire pour que ses frères et sœurs puissent s'établir. Il pourvoit aux besoins de ses parents et ceux-ci, dès qu'ils ne peuvent plus rendre service, se retirent au village. Isolés ? Abandonnés ? Non pas. Vienne le matin du 1^{er} janvier. L'air gelé s'emplit de sonorités cristallines. Les carrioies roulent sur les chemins neigeux, convergeant vers la maison des ancêtres. Celle-ci s'illumine de toutes ses fenêtres. Bientôt, aux pieds des grands-parents sont leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Et l'aîné dit : « Mon père, vos enfants sont à vos genoux, bénissez-les. » La famille ouvrière, pour être moins patriarcale, ne s'en défend pas moins. La mère ne travaille pas au dehors ; le père lui remet chaque semaine son gain. Elle a la charge du budget. Ici et là, le mariage est un sacrement reconnu comme tel, et donc sacré, par l'Etat qui ne s'en mêle pas. Bienheureux pays !

Familles chrétiennes, familles peuplées d'enfants, qui trouvent à l'école la même formation qu'au foyer. Il n'est pas surprenant que les instituts religieux y puisent largement, pour leur recrutement. Nul doute qu'une telle atmosphère n'ait aidé, dès les débuts, au développement rapide de Saint-Gabriel au Canada. Au reste, les équipes de 1888 et 1890 y arrivaient en invitées. La cause occasionnelle de leur établissement fut la conversion de M. Baudry, homme d'affaires, prodigieusement enrichi par ce genre de transactions dont le marché noir d'aujourd'hui donne assez bien le type. Parvenu à l'âge où les plus débauchés font souvent oraison, ce nouveau riche revint à Dieu et décida, en réparation des scandales dont il était l'auteur, de faire bâtir, de son argent, une institution charitable. Ainsi s'éleva l'orphelinat Saint-François-Xavier, assez vaste pour assurer le logement de cinquante à cent orphelins et flanqué d'ateliers de forge, menuiserie, couture et imprimerie, dont la location, jointe à celle de maisons annexes, devait assurer leur subsistance. Mais qui diri-

gerait cette œuvre ? La question était encore pendante quand Baudry mourut. Le curé de Notre-Dame de Montréal et le juge Jetté, ses exécuteurs testamentaires, la prirent en main. Sur le conseil du curé de Saint-Jacques, un Sulpicien, et du Père Fleurance, de la Compagnie de Marie, ils firent appel aux Frères de Saint-Gabriel.

Quand le Frère T... arriva à Montréal, l'orphelinat comptait déjà une cinquantaine d'enfants et, alertés par le succès, plusieurs curés demandaient déjà aux Frères des maîtres pour leurs écoles paroissiales. Ce fut cependant vers un collège classique et commercial — celui de l'Assomption — que les Frères s'orientèrent d'abord. Deux des leurs y furent détachés¹. Peu après, le supérieur général de Saint-Gabriel, ayant constaté sur place que les vents gonflaient les voiles du jeune navire, lui envoya un troisième équipage en renfort : deux Frères chevronnés — Savin et Dioscore — et quatre novices. Une fondation fut décidée à Saint-Johnsbury, aux Etats-Unis, où furent envoyés deux Frères². Dans la ville de l'Assomption, tandis que les Frères Raoul et T... professaient au collège classique et commercial, le Frère Savin assurait, aidé du Frère Jean-Marie, la direction de l'école paroissiale, la première échue à Saint-Gabriel dans le Nouveau-Monde. A l'orphelinat Saint-François-Xavier de Montréal restaient le Frère Louis Bertrand, provincial, avec quatre Frères. La fondation prenait

1. Ce premier essai fut de courte durée. Trop fraîchement arrivés au Canada, ces Frères ne pouvaient être suffisamment au courant des méthodes commerciales en ce pays. On jugea que mieux valait appliquer ces Frères aux petites écoles, d'où l'on pouvait attendre de plus nombreuses vocations. En 1892, Saint-Gabriel abandonnait le collège de l'Assomption.

2. St Johnsbury est la seule école que les Frères aient dirigée aux Etats-Unis. Cette petite ville de 10.000 âmes était habitée, pour un bon tiers, par des Canadiens français. Le reste de la population, américaine et protestante, s'entendait fort bien avec elle ; les uns comme les autres estimaient et aimaient les Frères. Un incident sans portée, mais que le caractère difficile du curé de St Johnsbury aggrava, provoqua le rappel des Frères et la fondation fut abandonnée.

forme. Le Canada avait définitivement adopté Saint-Gabriel¹.

Un événement devait cependant assombrir ces allègres origines. Il fallut, en juillet 1894, fermer Saint-François-Xavier. Une fausse manœuvre des administrateurs civils de la maison amena des difficultés financières. Elles eussent pu être facilement résolues par l'appel au crédit; mais, pour être de pratique courante dans le Nouveau-Monde, le crédit, sous le nom de dette, fait figure d'épouvantail en notre vieux pays. L'administration générale de l'Institut, jugeant de Saint-Laurent, ne crut pas devoir entrer dans cette voie. Le cœur en deuil, les Frères du Canada virent les petits orphelins s'en aller. Mais à leur apostolat une autre voie s'ouvrait aussitôt.

Depuis septembre 1892, dans une rue voisine, végétait un patronage. Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul en avaient pris l'initiative. Le mot patronage n'a pas ici le sens que nous lui donnons habituellement. Il s'agissait d'un pensionnat ouvert aux jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, isolés dans la vie et soucieux d'apprendre un métier. En grande majorité, ceux qui sont dans ce cas viennent de la campagne. Ils sont donc guettés par tous les dangers d'une grande ville; ils y risquent leur vie religieuse et même leur vie morale tout court. Par l'éducation chrétienne et par le travail, par le métier, le patronage les sauve. C'est aux Frères

1. Le rapide succès et le développement qui s'ensuivit doivent beaucoup au très précieux et généreux appui que ces Frères trouvèrent, dès leur arrivée, chez les Sulpiciens. Ces « Messieurs de Saint-Sulpice », établis depuis longtemps au Canada et qui y disposaient d'une influence considérable et bien justifiée, accueillirent de tout leur cœur les Fils de Montfort. Pendant une bonne dizaine d'années, sans qu'on se souciât de part ni d'autre de la controverse qui, à Saint-Laurent, grossissait son tonnerre, les Pères du Saint-Esprit, installés au Canada depuis 1883, et les Frères de Saint-Gabriel, vécurent dans la plus familière entente et se portèrent réciproquement un soutien chaleureux. Puis les nuages, portés par un vent maléfique, franchirent l'Atlantique et firent écran, au grand regret des Frères, entre les deux groupes montfortains du Canada.

de Saint-Gabriel que les Conférences et les messieurs de Saint-Sulpice en confièrent la direction. Nul témoignage ne pouvait mieux rendre compte de la profonde et affectueuse estime où le Canada tenait déjà les Frères.

Or, dès 1893, le patronage, bénéficiant de l'appui de puissants bienfaiteurs, put s'installer dans un vaste immeuble. Belle compensation à la perte de Saint-François-Xavier, le patronage Saint-Vincent-de-Paul se développa à merveille. Œuvre originale et intelligemment charitable. Sitôt entré à l'Institution, le jeune homme est orienté vers le métier qui paraît le plus en rapport avec ses aptitudes et ses goûts : menuiserie, forge, typographie, reliure, couture, pharmacie, etc... C'est en ville qu'il travaillera et les Frères n'ont aucune difficulté à le placer. Sur son salaire hebdomadaire d'apprenti, ils ne prélèveront que deux piastres, prélèvement qui reste immuable, quelle que soit l'élévation du salaire (et celui-ci atteint jusqu'à quinze et vingt piastres). Sur la différence, ils remettent en toute occasion à l'apprenti ce qu'il lui faut pour ses achats indispensables qu'il fera le plus souvent au magasin de la maison où tous articles de première nécessité sont au meilleur compte. Après son travail, l'apprenti regagne aussitôt le patronage, qui lui est un vrai foyer familial, où il trouve instruction générale en des cours du soir, jeux variés, nourriture excellente, sollicitude affectueuse; un vaste terrain sur les bords de la rivière des Prairies permet aux équipes de football et base-ball de s'affronter, les jours fériés. Le dimanche, les apprentis sont conduits aux offices de la paroisse Notre-Dame. Les prières du matin et du soir sont faites en commun à la chapelle. Un aumônier est à leur disposition tous les jeudis. Et surtout, ils baignent dans ce climat chrétien qu'excellent à composer les Frères de Saint-Gabriel. Cette centaine d'enfants, laissés à eux-mêmes, que fussent-ils devenus? Un certain capitaine de police de Montréal l'imaginait bien quand il disait au Frère T..., alors directeur de la maison : « Vous faites la plus belle œuvre de Montréal. »

La plus belle ? Une autre allait, une dizaine d'années plus tard, rivaliser avec elle, en reprenant l'idée-mère de l'orphelinat Saint-François-Xavier, grâce à la générosité d'un curé de Montréal. Bénéficiaire de l'active protection d'un curé canadien est, pour une œuvre, la plus heureuse aventure qui lui puisse arriver. Le curé, là-bas, est le chef de sa paroisse à un degré que nous imaginerions mal chez nous. Il manœuvre ses paroissiens avec autant d'autorité et d'aisance que fait un joueur des pions sur son échiquier. Son presbytère est une manière de petit ministère où il règne et le fait savoir. Rond et cordial, son accueil à l'emporte-pièce, truffé de saillies inattendues, suffoquerait un Français moyen, mais là-bas ne déroute personne. Il est au centre de toutes les préoccupations familiales de ses paroissiens, arbitre et conseil écouté¹. Ainsi trônait M. le chanoine Arsène Dubuc, en sa paroisse du Sacré-Cœur qu'il avait fondée. A son originalité peu commune, il joignait les qualités d'un cœur très tendre et en perpétuelle effusion. Or, il avait en grande amitié le Frère Pierre Claver, alors directeur du patronage Saint-Vincent-de-Paul, et le Frère Pierre Claver n'ignorait pas que le bon curé était aussi généreux que riche. M. Dubuc possédait un vaste terrain au nord de la ville, qu'il avait offert gracieusement pour l'érection d'une église. Son don n'ayant pas été agréé, le terrain restait vacant. Le Frère Pierre Claver s'en proposa l'apostolique invasion. Il obtint d'abord sans peine d'y conduire jouer ses apprentis le dimanche. Or, un jour, un gros orage creva et les enfants rentrèrent, ruisselants d'eau. Cela posa la question d'un hangar, puis d'une petite maison pour le gardien et sa famille. A ceci comme à cela, Mgr Dubuc

1. Les curés canadiens ont joué, dans le Canada de langue française, un rôle immense et bienfaisant. En 1760, tous les hommes formant les cadres du pays vieux français furent expulsés par les Anglais, sauf les curés. Et ce sont ceux-ci qui ont sauvé et maintenu la culture et la langue françaises, terrain sur lequel bien vite, à l'exclusion de la politique, s'est circonscrite la lutte. Ce sont eux qui, peu à peu, ont élevé le niveau social et, sans cléricalisme, fait le pays ce qu'il est.

consentit avec joie, car tout don lui était une joie. Le jour vint où le Frère Claver posa la grande question : « Pourquoi les Frères de Saint-Gabriel ne bâtiraient-ils pas sur ce terrain une grande maison pour y recevoir des orphelins ? » Mgr Dubuc pleura ; il avait ce que le vocabulaire mystique appelle le don des larmes ; il les prodiguait à tout propos et même, je crois, hors de propos. Cette fois, elles avaient leur justification profonde : « Un orphelinat ! s'exclamait Mgr Dubuc, un logement pour mes « petits », chez moi !... J'y rêve depuis longtemps... »

Et bientôt, une belle maison, qui se nomma, du prénom de son fondateur, l'orphelinat Saint-Arsène, se dressa, construite pour recevoir soixante orphelins. Il en vint cent qu'on logea comme on put. En 1906, il fallut envisager un considérable agrandissement. Les Frères proposèrent à Mgr Dubuc de se porter acquéreurs de la propriété. Elle valait un million. Mgr Dubuc la vendit pour cinq piastres et le revenu spirituel quotidien de trois *Ave Maria* récités par les orphelins. La nouvelle construction fut aussitôt mise en train. Elle abrite aujourd'hui quatre cent trente enfants, répartis en dix classes où professent une vingtaine de Frères. Les enfants y sont reçus de sept à quinze ans, les orphelins de préférence mais aussi des enfants de ménages séparés ou, exceptionnellement, ceux qui sont pour leurs parents une trop lourde charge. L'instruction qui leur est donnée est celle des écoles catholiques de Montréal.

Mgr Dubuc, qui était encore, aux débuts de l'orphelinat, M. le chanoine Dubuc, fut pendant de nombreuses années l'armônier de l'Institution. En face de l'orphelinat, une résidence lui avait été bâtie. Au vrai, il y était, bien plus qu'un aumônier, le fondateur, le bienfaiteur, le père, entouré de l'enthousiaste et reconnaissante affection des orphelins et des Frères. Ceux-ci lui ménageaient une bonne surprise : sur leur demande, Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal, sollicita du Saint-Père la prélature pour M. Dubuc. Elle lui fut conférée le 4 avril et ce fut, depuis, une joie pour le déli-

cieux vieillard de se montrer comme il disait « vêtu de toutes ses plumes » à ses « petits lapins ». Cette pourpre violine, il la portait fort bien, car, s'il était de taille exiguë, il avait une belle tête, aux nobles traits, encadrée de longs cheveux d'argent et ses « petits lapins » étaient fiers d'un si décoratif aumônier. Il repose maintenant au milieu de ceux qu'il avait tant aimés. Sa tombe, en effet, a été creusée dans le jardin de l'orphelinat et surmontée d'un beau mausolée. Ainsi en avait-il été décidé de son vivant, et ce fut une de ses dernières joies.

Le noviciat, espoir de la jeune fondation, s'accroissait, d'une progression lente mais constante. Dès 1895, il comptait douze novices et postulants canadiens, ce qui faisait entrevoir le moment où la province ne dépendrait plus de France pour son recrutement. Les premiers novices étaient logés à l'orphelinat Saint-François-Xavier, mais il y manquait cet isolement dans le silence où se fait le bon novice. En l'année 1891, Saint-Gabriel acquérait une belle propriété au Sault-en-Recollet, sur les bords de la rivière des Prairies. La maison pouvait contenir quarante personnes. Aménagée, remaniée, exhaussée, elle répondit aux besoins jusqu'en 1908 où juvénistes, postulants, novices, tous alors logés sous le même toit, habitèrent un établissement trois fois plus vaste, que Saint-Gabriel avait fait bâtir sur un nouveau terrain, attenant à l'ancien et récemment acquis. Quatre-vingt-dix arpents de terre l'entouraient. Outre le parc d'agrément où, au long d'une belle allée, de majestueux érables chantaient sous le vent, cette propriété fournit, grâce au travail acharné de tous, une terre cultivée de façon si remarquable qu'on la venait admirer de toute la région.

Mais, bientôt, la ville ravageuse étendit ses tentacules vers cette solitude agreste. Montréal, qui comptait quatre cent mille habitants, atteignit le million aux environs de 1914. Des tramways déversèrent une foule tapageuse là où les novices avaient accoutumé de se promener en paix. Il fallut de nouveau émigrer et ce fut l'origine du

juvénat de Saint-Bruno. Saint-Gabriel, ayant acquis la propriété de sept cents hectares qu'y possédaient les Pères Jésuites, avait eu d'abord l'intention d'y transférer tant les novices et postulants que les juvénistes. Les plans dressés à cet effet parurent de réalisation trop dispendieuse. Les novices restèrent au Sault-en-Recollet¹ et l'on se contenta, à Saint-Bruno, d'un juvénat, belle construction haut bâtie sur la colline. Quant aux vastes terres qui l'entourent, elles furent mises en exploitation. Une vingtaine de Frères s'en occupèrent ; sous la très capable direction du Frère A..., ils en firent un domaine prospère. Les résultats furent à l'échelle, pour nous géantes, de la production américaine. Les ruches produisaient vingt tonnes de miel par an. Le poulailler signifiait plusieurs milliers de volailles classées par race. Des incubateurs de plusieurs centaines d'œufs donnent chaque année dix-huit à vingt mille poussins, dont les quatre cinquièmes vont aux éleveurs. Quant au lait, chargé sur des camions, il est expédié aux hôpitaux, hôtels, collèges de Montréal, où il est fort apprécié pour sa pureté. Certaines étendues pierreuses sont elles-mêmes d'un beau rendement, étant couvertes de milliers de pommiers. Sur quoi un Père jésuite dit un jour au Frère T... : « Je ne crois pas que les Frères s'élèvent bien haut en spiritualité à la queue des vaches. » Ce n'est là qu'une boutade. Les Pères jésuites, grands amis des Frères de Saint-Gabriel d'puis Montfort, savent bien à quel degré de vertu s'élèvent tant de Frères d'emploi, dans leur tâche obscure, menée avec humilité et dévouement sous le regard de Dieu. Et puis, du juvénat, que l'on put soutenir, grâce à l'exploitation, ne sortaient pas seulement des tonnes de miel, mais, de plus en plus nombreux, des jeunes gens avides d'apostolat scolaire et qui, après avoir reçu au noviciat une solide formation religieuse, étaient

1. Depuis, les novices ont quitté le Sault-en-Recollet pour Sainte-Geneviève. D'autre part, la séparation a été réalisée, au Canada comme en Europe, entre juvénat, noviciat, scolasticat.

happés par les écoles qui, de toutes parts, demandaient des Frères.

L'organisation scolaire au Canada, quant à l'enseignement primaire, porte la marque de ce souci des affaires qui caractérise les Etats du Nord-Amérique. L'enseignement comporte trois cours : le cours élémentaire, qui prend l'enfant de six à onze ans, plus une année préparatoire et quatre années d'étude; le cours modèle qui fait suivre à l'enfant, pendant deux ans, le programme qui aboutit chez nous au certificat d'études; enfin, le cours commercial. Deux ans encore, l'enfant qui, au cours modèle, a déjà étudié l'intérêt, l'escompte et la comptabilité, se perfectionne ici en comptabilité et dactylographie. L'enseignement de l'anglais est très poussé en troisième cours. Un diplôme commercial couronne le succès aux examens à la fin de la huitième année. Pour passer du cours élémentaire au cours modèle, il avait déjà fallu à l'enfant un diplôme sanctionnant les examens.

Cette organisation de l'enseignement primaire s'entend des villes ou des gros bourgs. L'école de campagne ne comporte que le cours élémentaire. Enfin, les écoles supérieures, nécessitant quatre années d'études, sont, soit des collèges classiques, où l'enfant est en mesure de faire du latin, sitôt après le cours modèle, soit des écoles commerciales supérieures dont le programme est analogue, en très gros, à celui de notre enseignement secondaire moderne.

Au début de la fondation, les Frères ont tenu des écoles élémentaires dans les campagnes. Aujourd'hui, ils ne s'occupent que des écoles comportant le cycle complet. Pour des raisons diverses, ils ont abandonné onze postes d'importance inégale. Ils dirigent une école commerciale supérieure, huit écoles commerciales, cinq écoles modèles, quatre pensionnats-externats; neuf, sur ce nombre, sont situés dans le diocèse de Montréal, dont quatre dans la ville même. Les autres postes se répartissent entre les diocèses de Joliette, de Trois-Rivières, de Québec et de Hallebury. Très vite,

ils se sont imposés, comme professeurs et comme éducateurs.

Dans le fonctionnement des écoles canadiennes, le rôle du gouvernement est très indirect. Pas de ministre de l'Instruction, du moins dans la province de Québec, mais un surintendant de l'Instruction dont les conseillers sont les évêques de la province et quelques laïcs qualifiés dans l'enseignement. La politique et l'école s'ignorent mutuellement.

Les Frères au Canada ne connaissent pas les difficultés et les amertumes qui sont le lot des Gabriélistes français dans notre vieux pays, devenu, par provinces entières, terre de mission. Chez nous, le prêtre et le religieux s'efforcent, par des élites, d'ailleurs nombreuses et très ferventes, de reconquérir la masse; là-bas, ils n'ont qu'à maintenir la masse dans sa foi qui est robuste. La pratique religieuse, fort régulière, s'épanouit surtout dans le dimanche et la communion pascalle. En province de Québec, nul ne manque au devoir pascal non plus qu'à la messe les dimanches et jours d'obligation, cela par le fait non d'une routine grégaire, mais d'une conscience avertie. Le dimanche canadien est un jour faste, plein d'allégresse. Les offices font nefs combles. On y entend des sermons qui, m'assure le Frère T..., ne sont pas toujours aussi vulgaires que semble l'insinuer Louis Hémon dans sa *Maria Chapdelaine*. Ils sont surtout pratiques; c'est une manière de catéchisme de persévérance, parfois très bien fait... Hors l'église, le dimanche garde son caractère sacré. Cafés, cabarets sont fermés. La joie liturgique se prolonge surtout dans les foyers où l'on se visite entre amis. Les saines distractions du dehors sont le hockey en hiver, le base-ball ou le football en été. Tout s'ordonne par rapport au clocher. La veille des fêtes d'obligation comme des dimanches de première classe, à l'angélus du soir, toutes les cloches entrent en folie. Or, il y a bien cent clochers à Montréal. On imagine ce joyeux tumulte et son retentissement dans les cœurs chrétiens.

Les Frères de Saint-Gabriel, grâce à leur allant et à leur souplesse d'adaptation, se sont remarquablement faits au climat religieux et moral canadien. L'accueil serait la facilité. Ils s'en sont gardés jusqu'ici par un généreux esprit d'apostolat, qui ne s'accommode pas de la médiocrité. Ils ne boudent pas à la peine et se dévouent corps et âme. Ils bénéficièrent, dès les débuts, de chefs excellents qui créèrent une tradition. Comment ne pas mettre en vedette, avec le Frère T..., le Frère Louis-Bertrand et le Frère Elzéar ?

Le Frère Louis Bertrand, l'homme des origines canadiennes de l'Institut, Provincial à trois reprises, fut, dans la plénitude du terme, un homme de gouvernement. De tempérament autoritaire, s'il péchait par quelque point, c'était par une volonté trop minutieuse de discipline. N'allait-il pas remarquer, se promenant dans le jardin, que, sur deux fraises mûres qu'il avait vues la veille, une avait disparu le lendemain et n'ordonna-t-il point incontinent une enquête ? Mais ces minuties n'empêchaient point qu'il fût un religieux de vraie valeur et de solide vertu, de grand prestige aussi au Canada. Il était certes bien secondé, car les équipes gabrielistes qui se succédèrent dans le Nouveau-Monde, furent de première qualité, mais il savait les former à leur tâche dans ce pays neuf. Avec cela, beaucoup de distinction naturelle, de charme, d'entre-gent, sans parler de l'esprit religieux qui l'animait de pied en cap et parachevait en profondeur les conquêtes qu'avait commencées son amabilité.

Le Frère Elzéar, fut, de 1923 à 1935, le premier Provincial canadien. Avec lui, la province devenait « majeure ». Elle ne pouvait mieux inaugurer son majorat. Religieux exemplaire, apportant même quelque rigidité dans l'observation de la règle, il s'était signalé à l'orphelinat Saint-Arsène comme un directeur éminent. La conquérante gentillesse du Frère Louis-Bertrand n'était pas son fait; d'abord sévère et même roide, il s'imposait par la seule valeur. Il parlait rare-

ment et brièvement, mais toujours pour dire quelque chose qui en valait la peine. Sous son impulsion énergique, qui procédait d'un jugement sûr et d'une pensée mûrie, la province connut la prospérité intellectuelle et matérielle. Continuant l'effort amorcé, il poussa les Frères à des études prolongées; nombre d'entre eux préparaient au scolasticat leur brevet supérieur. Certains prenaient leur licence en agriculture à l'école d'Oka affiliée à l'université de Montréal; d'autres leur licence en lettres ou en philosophie, après avoir suivi, tout en professant, les cours de l'Université. Notons que la licence canadienne est loin d'équivaloir à la licence française. Le gouvernement du Frère Elzéar n'en est pas moins marqué du plus bienfaisant caractère, par cet effort vers la haute culture.

C'est par là, me semble-t-il, que la province gabrieliste du Canada me paraît appelée à jouer un rôle insigne, dans les rapports réciproques entre le Canada français et l'ancienne mère-patrie, à laquelle il est resté si noblement, si passionnément attaché. Si nous avons beaucoup à apprendre, pour l'organisation pratique de la vie, d'un pays où tel enfant de quinze ans, obligé par la mort de son père de diriger une grande ferme, s'en tira fort bien, où tel autre du même âge, et pour une cause analogue, dirigea avec le même bonheur l'usine paternelle, le Canada, sur le plan de la culture, s'ouvre à nous comme un étudiant avide et insuffisamment comblé. Les Frères de Saint-Gabriel peuvent beaucoup pour activer et organiser cette liaison féconde. Ce sont presque tous aujourd'hui des Canadiens autochtones et leur administration provinciale vient d'être entièrement canadianisée. C'est dans l'ordre normal des choses et il y faut applaudir comme au couronnement naturel de l'œuvre magnifique et rapide d'un demi-siècle. Mais comment un grand ami français de Saint-Gabriel n'exprimerait-il pas ici le vœu que les relations intellectuelles avec cette belle province religieuse du fraternel Canada n'en soient pas détendues, mais au contraire fortifiées ?

Un Frère R...M..., Canadien du Canada, ne m'entendra-t-il pas, lui qui, bon écrivain, lança un journal pour Jécistes, dont il était le directeur et principal rédacteur ? Et tel et tel autre encore ? De la France au Canada, par les mille moyens qui s'offrent à l'ingéniosité humaine, il importe de créer un courant culturel, puissant et continu. Ce beau, ce grand pays d'au delà des mers, qui a la croissance vigoureuse du chêne, qui sait rivaliser avec les plus puseants pays industriels, tout en gardant le primat aux valeurs spirituelles, jusque dans sa structure politique, ce Canada, cher à nos cœurs, doit connaître les multiples témoignages de notre vitalité intellectuelle et non pas ceux-là seulement que consacre chez nous le snobisme. Je me persuade notamment que notre magnifique renaissance littéraire catholique, si mal connue, si mal soutenue, même en France, est loin de l'être au Canada comme il conviendrait. Dans l'ensemble de la production française, et à égalité de valeur littéraire, elle représente pourtant, sans conteste possible, par son inspiration première comme par sa haute tenue religieuse et morale, ce qui s'adapte le mieux, en profondeur comme en étendue, au climat spirituel du Canada français. L'Institut de Saint-Gabriel, si fermement établi au Canada comme en France, peut, s'il le veut, jeter d'un pays à l'autre, par delà l'Atlantique, ce pont d'or.

CONCLUSION

J'avais mis à ce livre le point final, quand me vint la nouvelle de la démission, pour raison d'âge et de santé, du Révérend Frère Benoît-Marie, qui succéda, en 1936, au Frère Sébastien, comme Supérieur général de l'Institut. Me voici libre pour en parler.

Le Révérend Frère Benoît-Marie a gardé le gouvernail de l'Institut jusqu'en janvier de l'année 1946, où j'écris ceci. Durant tout son généralat, le beau navire a été fortement secoué. La révolution de 1937 dévasta la province d'Espagne; quarante-neuf Frères furent exterminés par les Rouges, et, parmi eux, tous les chefs. Du même coup, il fallut renoncer à un établissement dans l'Amérique du Sud, déjà préparé, mais qui ne pouvait être le fait que des Frères espagnols. La seconde guerre mondiale rompit toutes relations entre les religieux de France et ceux de l'étranger; partout où elle sévit, elle détruisit ou paralysa les œuvres. D'ores et déjà, elle a hypothéqué l'avenir, en dispersant les sujets des maisons de formation ou en les réduisant à un nombre infime. Elle a empêché la formation, en France, d'une province nouvelle de l'Institut, freiné l'expansion missionnaire. Le départ des déportés en Allemagne, l'absence des Frères pri-